



HEGEL en toutes lettres n° 10

HEGEL et la géopolitique

Jean-Marie André

36, avenue Carpentier, F-62152 Hardelot Plage
andrejeanmarie67@gmail.com

« La géopolitique, c'est l'étude des rivalités de pouvoir sur un territoire, des territoires et entre des territoires ». Hegel aurait apprécié cette définition de la Géopolitique qu'en ont donnée, un siècle et demi après sa mort, Yves Lacoste et Béatrice Giblin dans leur revue *Hérodote*. Le mot lui était probablement inconnu, puisqu'il est apparu à la fin du XIX^{ème} siècle en Allemagne, sous la plume de Friedrich Ratzel, mais de son signifié il n'ignorait rien !

Petit rappel des épisodes précédents !

Hegel réunit dans son appartement berlinois le 23 juillet 1826 « 15 messieurs, avec de l'eau sucrée », choisis parmi les universitaires les plus brillants de l'université de Berlin pour constituer la *Société de critique scientifique* [1]. Cette Société, passée rapidement à 18 membres, est divisée en trois sections : la section philosophique dont Hegel devint le secrétaire, celle des sciences de la nature et celle de l'histoire et de la philologie. Hegel est chargé par ses collègues d'élaborer les statuts, de prendre en charge les affaires financières et de s'occuper de la partie la plus importante de la correspondance. Les 17 autres sociétaires ont indiscutablement fait preuve d'une admiration doublée d'une confiance sans bornes pour Hegel ! Les *Annales critiques scientifiques* seront éditées sous forme de livraisons hebdomadaires et imprimées à Augsbourg où la liberté de la presse est moins coercitive qu'ailleurs ! Les buts ambitieux de cette revue n'ont rien de surprenant avec un tel aéropage. La fonction de la revue est de proposer des critiques de livres récemment publiés tout en donnant en fin d'année, une vue d'ensemble de la littérature parue, des nouvelles découvertes et des progrès enregistrés en science. Le champ des publications a aussi été bien balisé. Ont été exclus du domaine scientifique les ouvrages techniques appartenant plus au domaine professionnel qu'au champ de la véritable érudition, les écrits relatifs à la théologie pastorale, les livres scolaires, les éditions d'auteurs classiques ayant le caractère de manuel et les ouvrages économiques. De plus, les livres choisis ne doivent pas faire l'objet d'une « critique par hasard, parce qu'il y a sous la main un rédacteur capable d'en faire la recension ». Pour chaque ouvrage, une sorte « d'instruction », comme devant un jury, est envisagée pour déterminer si « l'ouvrage est vraiment digne, s'il enrichit la science et s'il mérite un compte rendu ». De plus, les recensions ne doivent être lues, examinées, et acceptées que « si elles savent unir la bonne tenue, le ton décent et la dignité ». Il fut proposé à l'unanimité que l'anonymat ne soit pas autorisé : « Le juge ne doit pas porter un verdict sans appel, mais prendre nommément sa responsabilité vis-à-vis de l'auteur » [2]. Au terme cette soirée, entre « messieurs à l'eau sucrée », la date de parution du premier numéro est arrêtée par Hegel et Gans au mois de janvier 1827.

Alerte sur la Société de critique scientifique ou les rivalités de pouvoir entre territoires !

Deux mois plus tard, mais à l'époque, les écoutes téléphoniques sont encore dans les limbes, Edouard Gans est inquiet. Professeur de Droit à l'université de Berlin, ancien élève d'Hegel et membre co-fondateur de la *Société de critique scientifique*, il écrit de Stuttgart à Hegel, en date du 26 septembre 1826. Il lui fait part de son inquiétude au sujet d'informations qui lui sont parvenues et qui lui paraissent menaçantes pour leur Société : Johann von Cotta, célèbre libraire-éditeur de Hegel et aussi de Benjamin Erhard et Schelling, tous deux élèves de Kant, a été reçu en audience par le nouveau roi de Bavière Ludwig I^{er}. Celui-ci « l'invite à éditer une revue pour l'Université de Munich ». Le lendemain, Thiersch, « l'homme à tout faire » du



souverain, rencontre von Cotta toutes affaires cessantes « pour exécuter aussitôt le vœu du roi ». Von Cotta se trouve alors dans un « singulier embarras ». Il ne peut ni rompre ni renier ses négociations récentes avec Hegel à Berlin. De plus, « il se trouve avec le roi de Bavière dans un rapport ne lui permettant aucun refus ». Il se rend compte aussi, ajoute Gans, que « deux entreprises de même matière ne peuvent exister simultanément dans sa maison d'édition ». Cotta, très ennuyé, demande conseil pour se sortir d'un tel guêpier. Gans rapporte à Hegel, qu'il lui a conseillé « la rupture des négociations, l'entreprise munichoise lui semblant incertaine » et lui a rappelé qu'un « tel choix serait déloyal à l'égard d'Hegel ». Il ajoute à l'honneur de von Cotta que celui-ci rejette résolument ce dernier choix, se lamentant seulement à propos de cette double entreprise, dont l'une tuerait et enterrerait l'autre ». Gans fait part à Hegel de la proposition de von Cotta « de réunir les deux entreprises et d'éviter ainsi ce schisme malencontreux ». Gans pense que pour qu'une telle fusion soit viable « les Munichois doivent être bien vus et bien accueillis comme collaborateurs dans la revue d'Hegel ». Il pense que ce contrat signé par Cotta « servira à Munich à détourner de leur entreprise ces messieurs (qui agissent toujours d'une façon trop précipitée) soit à les amener à nous en qualité de collaborateurs » [3].

A cette lettre du 26 septembre 1826, Hegel répond de Berlin « en hâte par retour du courrier » le 3 octobre 1826 [4]. Ce courrier long de deux pages est certes « écrit en hâte » mais il respire le calme. Hegel commence par remercier Gans d'avoir recruté pour leur revue berlinoise de remarquables universitaires. Il regrette que les scientifiques ne soient pas plus « indépendants » dans leur choix de sujets à traiter mais il reste confiant. Ensuite, il rappelle à Gans qu'il a vraiment bien fait de se rendre de Nuremberg à Stuttgart, sinon il n'aurait pas eu le courrier de von Cotta. Il le félicite de l'attitude qu'il a eu face à celui-ci. Il ajoute discrètement que « Cotta est plongé dans un si grand nombre de complications qui rendent plus difficile encore de mettre au clair et de conclure une affaire importante, qui est elle-même tellement vaste et compliquée. [Etant lui-même] resté auparavant dans le vague en ce qui concernait ses autres engagements, s'il ne nous avait rien dit [...] nous eussions navigué sur des récifs et abîmes, en croyant avoir la voie libre ». Ensuite, il aborde le problème de fond. « Car à vrai dire, le brillant renouveau que Munich porte dans son sein est menaçant pour nous. Il y a trois choses dont une telle floraison scientifique doit se pourvoir - et Dieu fasse que ce ne soit à nos dépens : 1) Des noms célèbres - vous apprendrez sans doute à Munich leur célébrité ; 2) Une librairie active [c'est-à-dire] une librairie qui paye des honoraires élevés à de mauvais auteurs, les imprime noir sur blanc, et qui, dotée d'un esprit d'entreprise, avec ou sans capital, fait au bout d'un an une éclatante faillite ; 3) Une revue critique comme il n'y en a jamais eu [c'est-à-dire] à y regarder de plus près, une revue aussi banale ou plus banale que ne le sont ou que ne l'ont été les autres. Quant à Cotta, dont la tête dure a déjà vu passer tant de brillantes grossesses universitaires de ce genre, en est devenue plus dure encore, la nouvelle Sion sud-allemande des sciences n'a pas encore réussi à le duper ». Il continue par ce coup de pied de l'âne. « Ainsi, s'ouvrent à nous des perspectives d'autant plus magnifiques, qui intéressent l'histoire du monde : l'union de l'Allemagne du Sud, qui dans son orgueil prétend voler de ses propres ailes, et de l'Allemagne du Nord - une union qui temporellement a déjà commencé de la plus digne façon par le mariage de notre prince héritier avec la noble princesse bavaroise [Frederic Guillaume de Prusse et Elisabeth de Bavière en 1823] et qui doit être d'autant plus efficace que pour les patriotes bavarois un tel acte patriotique est un signe de ralliement, une bannière qu'ils se sentent obligés de suivre volontiers et patriotiquement et même avec enthousiasme ». Il ajoute « Vous savez d'ailleurs, en votre qualité de juriste, que l'homme - et le prince héritier est des nôtres - absorbe juridiquement la femme, ce qui fournira la base de votre diplomatie [...] la mention du fait que vous avez conclu l'affaire avec Cotta et atteint ainsi les autres objectifs, en donnant pour prétexte (afin de satisfaire Cotta) l'intention (d'une importance historique capitale) de réaliser l'union de ceux qui y travailleront ». Il conclut sur des propos concernant sa famille, les concerts auxquels il a assisté et l'état d'avancement de son buste !

Entracte : la vie continue !

Niethammer, le vieil et fidèle ami depuis leur « période Illuministe », lui fait part le 12 octobre 1826 de l'état d'esprit munichois ! « Il a été aussi beaucoup question, par-ci par-là, d'une fusion de votre entreprise avec une revue critique munichoise projetée [...]. Je ne peux considérer que comme des gens aveugles ou des gens aveuglés ceux qui tiennent ici une telle entreprise pour

possible. Que l'on réussisse à créer ici une Université qui réunirait tous les avantages de l'ancien style d'Iéna et de Göttingen et du nouveau style de Berlin, cela me semblerait plus croyable que la réussite d'une revue critique, qui a besoin de pouvoir respirer librement. L'éditeur de votre revue peut attendre avec la plus grande tranquillité une collision de cette sorte. » [...]. « Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous inscriviez mon nom, si vous le désirez, parmi ceux de vos collaborateurs » [5].

Gans fut chargé des négociations. La tentative d'associer la revue berlinoise avec celle que L'Académie des Sciences de Munich projetait de fonder, l'épée du roi dans les reins, finit par échouer par suite de « l'indolence et de l'entêtement » des « Vieux Bavarois ». Edouard Gans ne revient de Munich qu'avec seulement de vagues promesses de collaboration de la part de Niethammer et de Thiersch « l'homme à tout faire » du roi. Ce fut insuffisant !

Et les rivalités de pouvoir... de revenir sur le territoire !

Edouard Gans nous apporte dans ses lettres, des nouvelles de la jeune *Société de critique scientifique* et de ses *Annales critiques scientifiques*. « Si en France ou en Angleterre, une telle entreprise nationale était annoncée, le public et même les adversaires devraient d'abord attendre sa naissance, laisser se développer ses actes et son esprit et ensuite - s'ils n'étaient pas d'accord - prononcer leur verdict. Il en fut autrement en Allemagne. A peine l'annonce avait-elle parue dans l'*Allgemeine Zeitung* que fut répandue une brochure [...] où l'Etat était accusé de se cacher derrière cette revue et que la liberté de la science et de l'activité littéraire était représentée comme menacée. Même la citation des noms [des participants à la revue] était comme un moyen d'étouffer tout ce qui avait une valeur ». On alla jusqu' à l'appeler « la Revue d'Hegel ». La principale accusation portée contre elle pendant ses premières années consista à dire « qu'elle n'ouvrait pas ses colonnes à tous les systèmes, mais qu'elle était attachée seulement à une certaine doctrine ». L'arrivée à la Revue de nouveaux participants tels Goethe, von Humboldt et de celle de nombreux et brillants universitaires allemands rassura le comité éditorial. Quant à la philosophie, Gans le juriste rappelle « qu'entre toutes les disciplines, elle est précisément et justement la plus jalouse, non point par envie ni par quelque autre défaut, mais parceque, si elle est vraie, elle a de toute façon incorporé tous les aspects qui l'ont précédée, et qu'elle ne peut plus les laisser paraître seuls sans opérer un mouvement rétrograde. Comme nous possédions Hegel, nous n'avions pas à nous faire du souci [quand nos accusateurs] qui vivaient rencognés dans quelque coin, manifestaient envers nous leur haine plus hargneuse qu'efficace ».

Realität versus Wirklichkeit !

Hegel opposait la « réalité immédiate » ou *Realität* à la « réalité effective » ou *Wirklichkeit* représentant l'unité synthétique et le dépassement/surpassement de tous les contraires. La « réalité effective » était en quelque sorte l'*Absolu* et l'*Esprit* débouchant sur son célèbre aphorisme : « Ce qui est rationnel est réel [Wirklich], ce qui est réel [Wirklich] est rationnel » parcequ'il est soumis aux lois de la dialectique hegélienne !

Mais tout ce qui existe empiriquement n'est pas *ipso facto* rationnel ! En 1829, la revue est imprimée à Berlin pour faciliter le travail de correction. Le ministère lui accorde une subvention qu'il est d'usage de donner aux revues de ce genre. Après la mort de von Cotta en 1832, l'édition est confiée à une librairie berlinoise. Edouard Gans disparaît en 1839, huit ans après Hegel. Il laisse dans ses lettres une analyse de l'évolution des *Annales critiques scientifiques*, revue qui de berlinoise est devenue revue nationale. « Elle ne resta pas ce qu'elle avait dû être à ses débuts et ses caractéristiques se modifièrent entièrement. Au lieu d'être un organe destiné à donner une vue d'ensemble sur la science, [elle traita] celle-ci comme tout autre journal littéraire et s'en remit à la faveur du moment pour décider si un livre important devait être annoncé ou non. Il arrivait d'ailleurs souvent que le hasard eût une influence traîtresse et détruisît les meilleurs projets et les meilleures intentions [...]. Mais chose singulière, le crédit des *Annales critiques scientifiques* grandit d'autant plus qu'elles devenaient infidèles à leur destination véritable et qu'elles pouvaient parvenir à être placées au même niveau que ses sœurs. Aujourd'hui, l'opinion généralement défendue est que *Les Annales critiques scientifiques*



sont la revue critique la plus solide et la plus sérieuse ; la haine s'est apaisée et un esprit de confraternité s'est installé à sa place. Mais en revanche, l'éclat de la première fondation, le zèle scientifique des débuts et l'importance toute particulière qui en résultait, en ont disparu. Trois hommes, Varnhagen, Marheineke et Schulze l'ont maintenue par leur fidélité, leur assiduité aux réunions et leur zèle » [2].

A suivre...

Références

1. J.M. André. Les vacances de Monsieur Hegel. HEGEL, Vol 3, N°2, 2013
2. Hegel. Correspondance III, 360-p361, NRF, 1963, Gallimard
3. Ibid. p124-p125.
4. Ibid. p125-p128.
5. Ibid. p128-132